

Bijlage VWO
2015

tijdvak 1

Frans

Tekstboekje

Le Bib : un symbole solide



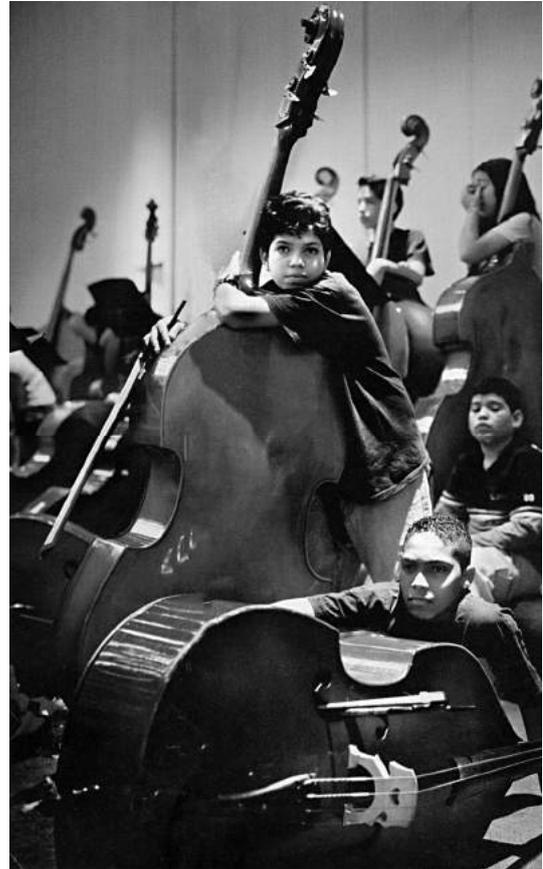
Il a été élu logo du siècle en 2000 par un jury international. Une vraie consécration pour Bibendum, ce drôle de bonhomme né un peu par hasard, en 1898. A l'origine, c'est une pile de pneus évoquant une silhouette ronde qui retient l'attention d'Edouard et André Michelin. Les deux frères demandent à l'affichiste O'Galop d'en faire ce personnage dont le nom est tiré d'une citation latine inscrite sur la première affiche sur laquelle il apparaît : « Nunc est bibendum », qui signifie « Maintenant, il est temps de boire ». Rapidement, sa silhouette singulière s'impose comme le symbole de la marque des pneus Michelin. Les salariés sont surnommés les « Bibs » et, dans le monde entier, on connaît le « bonhomme Michelin ». Peu à peu, il a changé. Aujourd'hui, plus mince, plus dynamique, il n'a plus rien à voir avec son apparence des années 1920 où il s'affichait avec des lunettes et fumant le cigare, à l'image des possesseurs d'automobile de l'époque. Récemment, il a fait un retour en force dans la communication du groupe, externe et interne, à tel point que de nos jours, il affiche un taux de notoriété de 82% en Europe et de 75% dans le monde !

d'après Aujourd'hui en France, le 2 juillet 2012

La musique pour changer le monde

(1) Ceux qui croient que les cantatrices d'opéras doivent être grosses, les pianistes romantiques et les chefs d'orchestre irritables, despotiques et dépourvus de sens de l'humour, ceux-là resteront sans voix face à la personnalité du Vénézuélien Gustavo Dudamel. Voilà un maestro qui est capable de soulever une salle entière pour faire danser le mambo aux spectateurs. Il est le visage d'El Sistema, un projet d'éducation musicale à vocation sociale, notamment à l'intention des enfants pauvres. Pour Gustavo, si la musique est avant tout émotion et gaieté, elle doit aussi servir à changer le monde. « La musique aide à créer de bons citoyens », estime Gustavo Dudamel.

(2) Les priorités d'El Sistema sont claires : il s'agit de pénétrer dans les quartiers les plus difficiles pour arracher les jeunes à un milieu où règnent le trafic de drogue, le vol et la prostitution. Ces jeunes sans avenir se voient ainsi offrir un instrument et un travail créatif en groupe. Et les résultats sont spectaculaires : actuellement, 280 000 enfants et jeunes d'origine modeste font partie d'El Sistema. Que fait la musique dans ce type de contexte ? Selon Gustavo, « le travail d'orchestre encourage des valeurs communes. Les jeunes apprennent à s'écouter les uns les autres, à privilégier la solidarité et ils



développent leur sensibilité. »

(3) Au Venezuela, Gustavo a réussi à mettre sur pied au moins un orchestre dans chaque ville du pays. Il a ainsi sauvé de la misère et de la marginalité plus d'un million de jeunes et d'enfants. Les amateurs de clichés, ceux qui croient qu'au Venezuela il n'y a que du pétrole et des concours de miss, seront étonnés d'apprendre que ce pays d'Amérique latine est devenu la référence mondiale en matière d'enseignement de la musique classique.

*d'après Courrier international,
avril 2011*

Les petits ambitieux

Ils n'ont même pas 15 ans et sont déjà stylistes, chefs d'entreprise ou photographes. Portraits de jeunes gens (trop ?) pressés.



(1) Elle est prétentieuse, arrogante et vaniteuse. Bref, insupportable. Son blog de mode est un bon résumé de sa personnalité : la petite Evita Nuh, 12 ans, y raconte ses obsessions, sa passion pour Janis Joplin, son enfance « non conventionnelle » en Indonésie, ses secrets de style et pose avec les vêtements de sa marque, Little Nuh, créée fin 2011. Quand on s'étonne de son jeune âge, la demoiselle répond, irritée, qu'à ses yeux « le génie n'a rien à voir avec la date de naissance ».

(2) On connaissait la génération Y, celle de Facebook et de Twitter, des jeunes gens réalistes, capables d'exécuter différentes tâches. Et bien, voilà les bébés « Z », qui sont

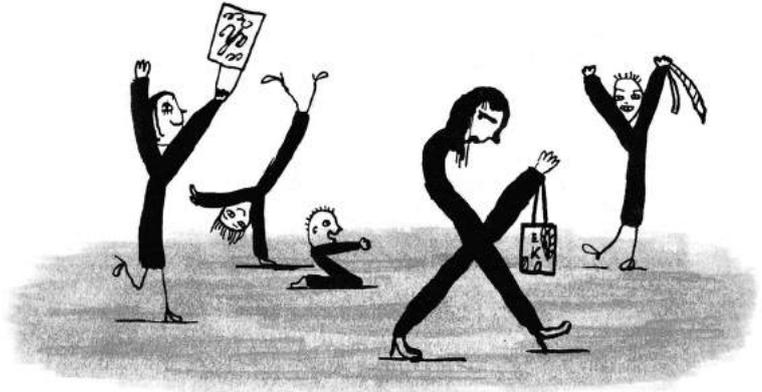
hypersûrs d'eux et très ambitieux. Pour eux, la figure de l'adolescent sans énergie et apathique est une invention des adultes ; l'âge, un concept démodé ; la réussite, une question de personnalité. Pragmatiques, opportunistes, ils veulent qu'on les laisse être les maîtres. C'est la génération « débrouille », des enfants qui ont compris que, dans le monde qui les attend, leurs diplômes ne suffiront plus à leur garantir un avenir. Il leur faut donc très tôt compter sur autre chose : une passion, un style pour cultiver leur identité, se démarquer coûte que coûte et, pourquoi pas, créer leur petite entreprise.

(3) A l'âge où l'on se contente d'aller au collège, certains ont déjà un CV long comme le bras et un carnet d'adresses digne de la reine d'Angleterre. Prenons la top model britannique Amber Atherton, 19 ans. Repérée par un agent à 12 ans, elle aurait pu se contenter de n'être qu'une jolie fille. Elle a, depuis, cultivé son réseau – sa meilleure copine est la nièce de lady Diana –, et bossé dur dans une école de management. Aujourd'hui, sa boutique de bijoux en ligne compte parmi ses clients des artistes célèbres. Il n'y a d'ailleurs pas que dans la mode que ces petits ambitieux exercent leurs activités. Photographie, cuisine, esthétique, déco, architecture, aucun secteur créatif n'échappe à l'intérêt de ces

petits prodiges.

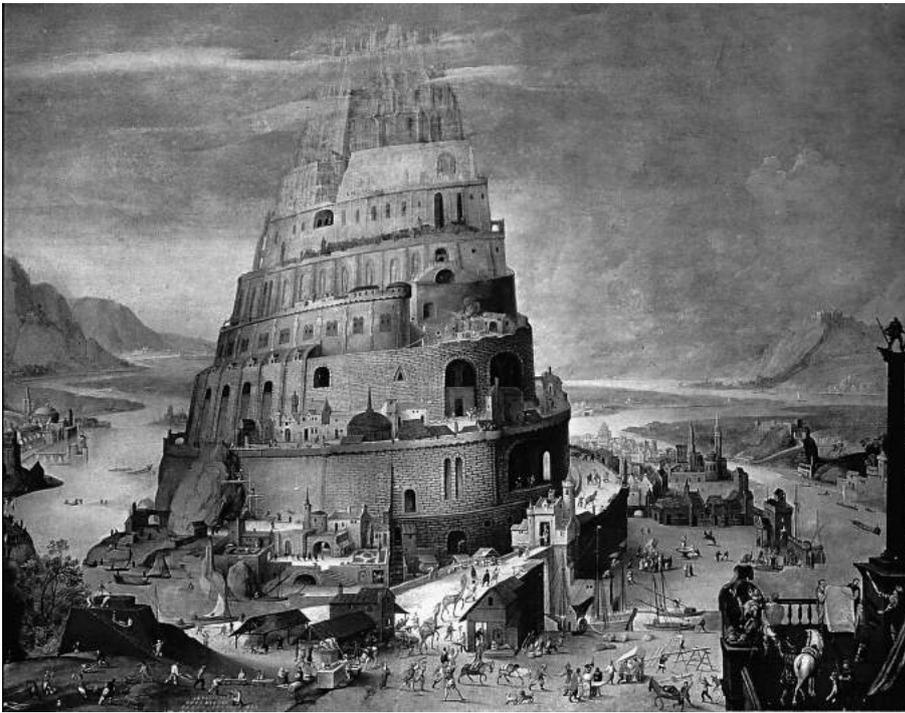
(4) Aux Etats-Unis, le phénomène est tel qu'on ne compte plus les entreprises spécialisées dans le conseil aux petits ambitieux. Des chefs d'entreprise à peine pubères expliquent sur teenentrepreneur-blog.com par exemple comment « être pris au sérieux malgré son âge », « apprendre à s'organiser entre l'école et l'entreprise », ou « ne pas se laisser décourager par ses parents ». En France, les

millionnaires en culotte courte sont plus rares. Réussir jeune, c'est bien, encore faut-il ne pas trop sortir du rang.



*d'après Le Nouvel Observateur,
le 16 février 2012*

Le jour où l'anglais s'éteindra



(1) « Je parle latin à Dieu, italien aux musiciens, espagnol aux soldats, français aux dames et anglais à mon cheval », aurait dit Charles Quint au XV^e siècle. La plupart des ouvrages consacrés à l'anglais mentionnent cette phrase pour mieux faire remarquer que cette langue que l'empereur jugeait peu raffinée est désormais un colosse qui domine le monde.

(2) Le linguiste britannique Nicholas Ostler, lui, reprend la citation dans son livre *The Last Lingua Franca : English Until the Return of Babel*, pour montrer que le triomphe d'une langue n'est jamais définitif. Comme les empires (et souvent avec eux), les langues connaissent une ascension et un déclin, et l'anglais, selon Ostler, ne fera pas exception.

(3) L'anglais est la première *lingua franca* véritablement mondiale, si par

'mondiale' on entend 'utilisée sur tous les continents habités'. Dans le monde d'autrefois, moins étendu et moins interconnecté, beaucoup d'autres langues ont tenu le même rôle et joui du même prestige. 9, l'Antiquité a eu entre autres l'arabe, le latin, le grec et le sanskrit. Parmi les langues universelles modernes, figurent le français, l'allemand (qui a été la principale langue scientifique jusqu'à l'arrivée du III^e Reich), le latin (qui est resté une langue d'érudition bien après qu'elle eut cessé d'être parlée), le portugais, le russe et l'espagnol.

(4) Ces langues, autrefois dominantes, sont limitées aujourd'hui aux régions où elles sont l'expression dialectale de la population. Même si, au sommet de leur influence, certaines ont rayonné au-delà de leur nation d'origine, devenant la pre-

mière langue d'un grand nombre de locuteurs (l'espagnol et le portugais en Amérique latine, par exemple),
50 rares sont celles qui ont conservé leur statut du temps passé.

(5) Pour comprendre les raisons de 10, nous dit Ostler, il faut examiner les facteurs qui ont permis
55 leur essor : ce sont, le plus souvent, les conquêtes, le commerce et les conversions. Les peuples conquis ou soumis sont plus ou moins contraints d'apprendre la langue de la puissance dominante; les commerçants
60 adoptent celle qui leur donne accès au marché ; les convertis apprennent celle de leur nouvelle religion. Mais ces modes d'intégration de nouveaux
65 locuteurs ne favorisent pas un attachement durable. La langue acquise n'est pas appréciée pour elle-même mais pour les avantages qu'elle est censée procurer – et
70 uniquement tant que ces avantages l'emportent sur leur coût. Quand de nouveaux conquérants arrivent, les populations changent de *lingua franca*.

75 **(6)** L'anglais à l'ère de la mondialisation est souvent décrit comme un cas unique en son genre. Pour les tenants de ce point de vue, il diffère à deux égards des langues dominantes qui l'ont précédé : il n'a aucun
80 rival de poids et, même si ce sont au départ les conquêtes, le commerce et les missionnaires qui ont favorisé sa diffusion, son rayonnement ne repose plus sur la contrainte. Les
85 peuples ne sont pas obligés

d'apprendre l'anglais. De ce fait, il ne connaîtra pas le sort des langues universelles qui l'ont précédé.

90 **(7)** Pour Nicholas Ostler, toutefois, cette thèse ne prend en compte ni ce qu'il en coûte d'assurer l'éternité d'une *lingua franca* (il n'est pas vrai que l'anglais soit universellement
95 aimé) ni l'attachement profond et durable des gens à leur langue maternelle. Selon lui, l'anglais sera la dernière *lingua franca*. Avec l'affaiblissement de l'hégémonie
100 anglo-américaine, il perdra en influence, mais ne sera supplanté par aucune autre langue universelle. Nous assisterons plutôt à un retour à l'état de Babel, favorisé par les
105 avancées technologiques. Nicholas Ostler est d'avis qu'avec les progrès de la traduction automatique, « plus personne à l'avenir n'aura besoin d'une langue de communication
110 universelle. Tout le monde parlera et écrira dans la langue de son choix et pourra se faire comprendre ».

(8) On pourra objecter que cette thèse repose sur un optimisme
115 technologique irréaliste et accorde une importance excessive au prétendu lien primordial unissant les locuteurs à leur langue maternelle. Mais, quand bien même Ostler aurait
120 tort de prédire le retour d'un multilinguisme babélien, il n'a pas tort de dire que l'anglais ne conservera pas éternellement son statut de numéro un mondial. Le paysage linguistique
125 est voué à changer en fonction des réalités politiques et économiques.

*d'après Courrier international,
février 2011*

Sauver le pôle Nord



(1) En profitant lâchement du réchauffement climatique, qui en facilite de plus en plus l'accès, l'homme va-t-il pour le meilleur et pour le pire « civiliser » le pôle Nord et ses alentours arctiques ? Voilà un problème horriblement complexe. Cette très vaste région, limitée par le cercle polaire, et restée jusqu'ici à peu près sauvage, dispose en effet de fabuleuses richesses, notamment minérales, que le droit international actuel laisse, en principe, à la libre souveraineté des cinq nations riveraines – le Canada, les Etats-Unis, le Danemark, la Norvège et la Russie. Jusqu'ici, il était soit techniquement impossible, soit trop coûteux d'exploiter ces richesses. Mais demain, avec la montée du thermomètre, et la dislocation de la banquise ? Or l'exploitation du pôle Nord et ses alentours aurait, à coup sûr, des conséquences planétaires : environnementales, bien entendu, mais aussi économiques, stratégiques et, qui sait, militaires. D'où le cri d'alarme lancé par de nombreux spécialistes.

(2) Le premier constat des opposants à un développement sans contrôle de ces régions fragiles est que le réchauffement en sera forcément aggravé : d'ici à deux ou trois décennies, la blancheur pure de la banquise aura totalement disparu durant la saison d'été. Or cette blancheur a pour effet de refléter l'énergie solaire vers l'espace. Quand la blancheur ne sera plus là que l'hiver, alors toute cette chaleur sera absorbée par les mers. La fonte des glaces s'accélérera encore davantage. Le terrible cercle vicieux sera enclenché. Alors on doit se demander si la civilisation humaine ne serait pas en train de se suicider. (3) Des mines de charbon, cuivre, cobalt, nickel, diamants ; des gisements de pétrole et de gaz mis en exploitation... Au-delà des présumés trésors souterrains et sous-marins, encore très coûteux à exploiter, la véritable richesse arctique se situe sans doute dans la possibilité toute nouvelle de naviguer librement, plusieurs mois par an, à travers la banquise disparue. Le « passage du nord-ouest », dit aussi « pont

60 arctique », qui permet aux plus gros navires de passer de l'Atlantique au Pacifique et vice versa, représente une économie considérable : 6 000 kilomètres de moins entre Londres et
65 Tokyo – par rapport à l'itinéraire standard, via le canal de Panama. Le

Canada songe déjà à instaurer un droit de péage en plus de construire toutes sortes d'infrastructures pour
70 profiter de tous ces navires de passage. Mais patience : bientôt l'été sera permanent.

*d'après Le Nouvel Observateur
du 2 au 8 mars 2009*

Tekst 6

Dans une étude récente, Herbert Rolden, un économiste de l'Académie de la Vitalité et du Vieillessement aux Pays-Bas, a comparé les évolutions de l'économie et de la mortalité dans 19 pays développés entre 1950 et 2008. Il constate que les deux sont nettement liées. Sur le long terme, le taux de mortalité diminue, mais la courbe qu'il dessine est irrégulière. Plus précisément, chaque fois que la richesse du pays augmente d'un point, la mortalité remonte légèrement, le fait étant plus marqué chez les hommes que chez les femmes. La prospérité semble donc nuire à la santé. Rolden avance l'explication qu'en période de croissance la solidarité entre les personnes diminue progressivement. Une telle corrélation avait déjà été observée chez les jeunes. La récession leur profite. Ils sont forcés de mener une vie plus saine : ils prennent moins la voiture, ce qui réduit le nombre des morts sur les routes ; leur vie professionnelle est moins stressante ; enfin, ils diminuent leur consommation d'alcool. Une manière de louer la sobriété.

Le Nouvel Observateur, le 24 octobre 2013

« Reporter de guerre est un style de vie »

Anne Nivat est correspondante de guerre. Elle couvre depuis 1999 les conflits en Tchétchénie, Afghanistan et Irak. C'est l'une des rares journalistes à s'aventurer encore sur les terrains minés.



(1) Muze : Pourquoi avez-vous choisi d'être reporter de guerre ?

Anne Nivat : Je n'avais pas décidé de le devenir. En fait, je suis spécialiste de la Russie. Je venais de terminer une thèse de doctorat sur les médias russes et j'étais partie vivre à Moscou. J'y cherchais des possibilités pour débiter dans la presse, puis la guerre a éclaté en Tchétchénie, et on m'a proposé d'y aller.

(2) Cela a été votre première approche de la guerre ?

Oui, j'ai commencé par le pire et cela a marqué ma trajectoire. Je ne savais alors pas du tout à quoi m'attendre. Sur le coup, je me contentais de faire mon travail. A mon retour, neuf mois plus tard, en analysant la situation,

en relisant mes articles dans le journal *Libération*, j'ai compris ce que j'avais vécu, les risques que j'avais pris et l'horreur de cette guerre.

25 Ayant vécu celle de la Tchétchénie me donne l'impression que les autres guerres sont un peu « plus propres », malgré leurs cruautés. Mais ayant réussi à passer du temps dans ce pays et à montrer aux lecteurs la complexité des faits, je me suis dit que je devais tenter de faire la même chose en Irak et en Afghanistan.

(3) Qu'est-ce que cela apporte de

35 **survivre à des moments terribles ?**

Une fois à l'abri ou de retour à Paris, j'ai l'impression que dans le confort de ma vie peu de choses peuvent

22. Quand j'entends le gouvernement français parler d'insécurité, je m'en fous. La banlieue à deux heures du matin ne m'effraie plus. Cela vient aussi du fait que j'ai surmonté ma peur de l'autre. Car, finalement, la peur, c'est bien souvent celle de l'autre. On le voit avec les problèmes d'immigration par exemple. Si je suis vivante aujourd'hui, c'est en partie parce que j'ai surmonté cette peur.

50 C'est une force.

(4) Contrairement à beaucoup de reporters, vous avez pour principe de vivre avec les locaux. Pourquoi ?

55 C'est une liberté totale ! C'est en fonctionnant en parallèle du système médiatique que je me sens bien. Je revendique ma façon de travailler : elle me permet de décider de tout,

60 librement, mes sujets, les journaux
auxquels je vends mes papiers. Et
puis, avec les années, j'ai le senti-
ment de rendre visite à des amis.
23 je fais toujours de nouvelles
65 rencontres, mais retourner sur les
mêmes terrains, revoir les mêmes
personnes quand c'est possible ou
expliquer pourquoi cela n'a pas été
possible est une de mes règles. Le
70 but du reportage est toujours le
même : donner à voir ! Il faut le vivre
pour l'écrire.

**(5) Etre une femme, est-ce un
laisser-passer dans ce métier ?**

75 En terre musulmane, c'est un énorme
avantage. Un collègue, même habillé
comme les locaux, reste un homme
et n'a jamais accès aux femmes. Moi,
si. Je rencontre toujours les hommes
80 en premier, ce sont eux qui font la
guerre. Ces hommes m'emmènent
chez eux, auprès de leur épouse,
fille, mère, sœur... Ils savent que je
suis une femme, mais pas leur
85 femme. Pour eux, je suis une
étrangère qui respecte leurs cou-
tumes et ils me respectent parce que
je viens partager le danger, leur
quotidien difficile. Ce partage crée
90 des liens. Même ceux qui tiennent un
discours anti-Occident ou anti-femme
ne refusent pas de me parler.

**(6) Vous écrivez pour la presse.
Pourquoi est-ce que vous publiez
95 aussi des livres ?**

Il n'y a plus assez de place dans les
médias pour de longs reportages. On
est aujourd'hui dans le court, le
stéréotype, la recherche de celui qui
100 a tort et celui qui a raison. Mes livres
sont tout simplement de longs
reportages qui me permettent de
laisser une trace, aussi minime soit-
elle. Ceux qui lisent la presse et
105 veulent en savoir plus peuvent
recourir aux livres. Je refuse
d'entendre dire qu'on ne pouvait pas
savoir. C'est faux ! Au moins, l'infor-
mation existe. Pour moi, l'essentielle,
110 c'est de montrer la réalité le plus
fidèlement possible et de faire
partager tout ce qu'on m'a confié.
**(7) Comment vivez-vous vos
retours à Paris ?**
115 Le plus difficile n'est pas de partir,
mais de revenir. Les deux ou trois
jours suivant le retour sont les plus
délicats. Ce qui m'irrite, me déçoit ou
parfois me déprime, c'est l'indiffé-
120 rence des gens sur les régions dont
je reviens. J'ai parfois le sentiment
de vivre dans un autre monde. Mais
ce qui m'agace le plus, c'est qu'il faut
réaccepter les plaintes des gens qui
125 ne réalisent pas la chance inouïe
qu'ils ont de vivre dans un pays en
paix, où tout fonctionne, avec des
infrastructures que le monde nous
envie, comme la sécurité sociale. Je
130 ne me gêne plus pour le faire
remarquer aujourd'hui.

d'après Muze, juin 2011

Les Restos du cœur toujours actuels

Muze a interviewé Véronique Colucci, la veuve de Michel Coluche, celui qui a lancé les Restos du cœur en 1985. Elle nous parle de l'association. Voici un extrait.



(1) Muze : Pouvez-vous nous rappeler comment sont nés les Restos du cœur ?

Véronique Colucci : Mon mari, Michel, animait une émission de radio en 1985. A cette époque, le groupe Band Aid donnait des concerts pour l’Ethiopie, alors en proie à la famine. Michel avait installé un répondeur pour que les auditeurs puissent s’exprimer. Beaucoup signalaient qu’en France aussi des gens ne mangeaient pas à leur faim. Alors, il a lancé sa petite phrase :
 15 « J’ai une petite idée comme ça (...), un resto qui aurait comme ambition, au départ, de distribuer deux ou trois mille couverts par jour. » Sur des

conseils avisés, il s’est associé à des aides puissantes, sérieuses, comme celle de retraités de l’agroalimentaire. Eux savaient gérer des stocks de plusieurs tonnes. Ils ont accepté tout de suite d’écouter les idées de mon mari et ils ont su se mettre au service de cette cause.

(2) Très vite, les Restos sont aussi intervenus en dehors de la période hivernale. Pourquoi ?

On s’est aperçu que l’aide alimentaire hivernale redonnait du courage aux gens. Ils étaient écoutés, reçus quasi quotidiennement, un contact se nouait et, en mars, au motif que c’était la fin de l’hiver, on fermait. Cela nous est apparu comme dangereux pour ces personnes. Elles reprenaient espoir en hiver et, abandonnées le reste de l’année, elles retombaient encore plus bas. Alors, un jour on s’est dit qu’on ne peut pas aider ces personnes et ensuite les lâcher. Nous avons 28 décidé de distribuer des repas pendant toute l’année, et pas seulement en hiver. De plus, nous avons développé l’aide vers l’insertion. Aujourd’hui, il s’agit aussi bien de lutter contre l’alcoolisme que d’aider à retrouver une discipline, une aptitude au travail...

(3) Aujourd’hui, parmi les services proposés, il y a aussi l’accès à la culture...

Le lien humain est essentiel. Il y a une dizaine d’années, un question-

naire distribué aux bénévoles et aux bénéficiaires posait entre autres la question suivante : « quelle est votre envie majeure ? ». La réponse a été, à plus de 80%, « être comme tout le monde ». On s'applique donc à leur donner tous les moyens de réaliser ce désir. Pour cela, les sorties culturelles, les sorties cinéma sont très importantes. On ne veut pas qu'ils ressentent l'exclusion. Nos accords avec les cinémas nous permettent de leur montrer des films du moment. Ils peuvent en parler avec leurs camarades. On leur propose aussi d'aller visiter des musées, d'assister à des conférences, d'aller au théâtre, d'emprunter des livres dans nos bibliothèques. En fait, pour l'insertion, on utilise tous les moyens ! Des microcrédits aux jardins collectifs en passant par la lutte contre l'illettrisme.

80 **(4) L'illettrisme est très présent en France ?**

Oui, une grande quantité de gens, dont des Français autochtones, ne savent ni lire ni écrire. Par honte, ils le cachent et se retrouvent dans des situations incroyables, comme de n'acheter que des produits où figure une photo du contenu ! En ne

sachant pas compter, ils ne savent pas non plus combien ils dépensent. Comment peut-on s'inscrire dans la société, trouver un emploi sans ces savoirs élémentaires ? Cela touche énormément de jeunes et de personnes qui n'ont pas reçu d'éducation ou qui l'ont oubliée du fait de parcours de vie difficiles.

100 **(5) En définitive, quel rôle jouent les Restos pour la société d'aujourd'hui ?**

Les Restos sont un peu un poste d'observation. On est un lieu d'informations sur le désordre de la société, sa dégradation ou son amélioration éventuelle. Cela fait trois saisons de suite que nous constatons une augmentation de la population aux Restos. Du fait de la crise, on dépasse 20% de hausse. On plaide pour la longévité de l'aide et l'accompagnement. Une association comme les Restos fait un travail qui coûterait cinq fois plus cher à l'Etat, du fait des charges, du salariat, etc. On est conscients de l'alibi voire du pansement que l'on représente pour les politiques. C'est pourquoi on n'hésite pas à les solliciter quand le besoin s'en fait encore plus sentir.

d'après Muze, décembre 2011

Une source de richesse pour l'Europe

(1) Fin juin, un sommet européen a décidé d'appliquer des contrôles plus sévères aux frontières nationales à l'intérieur de l'espace Schengen. Les 5 20 000 à 25 000 Tunisiens qui ont « envahi » l'Europe depuis l'île italienne de Lampedusa ont en effet convaincu les Etats européens de surveiller encore davantage leurs 10 frontières externes, 32 plusieurs études attaquent les idées reçues quant à l'impact de l'immigration sur leur économie. Ces études démontrent l'apport bénéfique des 15 travailleurs étrangers dans l'économie du Vieux Continent.

(2) Et ce n'est pas le seul paradoxe. Le ministre de l'Intérieur français envisage de s'attaquer à l'immigration légale alors même que le pays 20 n'a jamais accueilli aussi peu d'étrangers. Dans les années 1920, l'Hexagone enregistrait l'entrée de 300 000 immigrés en moyenne par 25 an. L'an dernier, seuls 188 780 immigrants (hors Union européenne) sont arrivés légalement en France. La France compte désormais parmi 30 les pays européens où l'immigration est la plus faible.

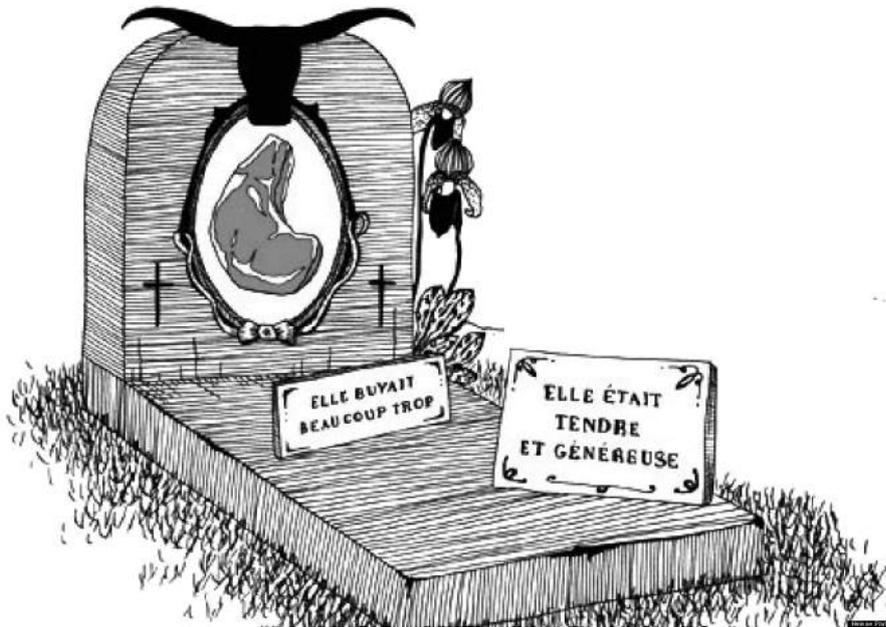
(3) Vivent-ils pour autant aux frais de l'Etat ? Certes, selon une étude, les immigrés issus du Maghreb ou du

reste de l'Afrique sont 1,7 plus 35 nombreux à recevoir des allocations chômage. En revanche, ils ne pèsent pas sur les caisses de santé ou de retraite. « L'immigration réduit le fardeau du vieillissement démographique », insiste Lionel Ragot, 40 co-auteur de l'étude. « Et sans cet apport, dans l'hypothèse d'une immigration zéro, le besoin de financement de la protection sociale à 45 l'horizon du siècle passerait de 3% à environ 5% du produit intérieur brut. »

(4) Les immigrés joueraient un rôle décisif dans la croissance économique à long terme. Surtout parce que, 50 contrairement à une autre idée reçue, la baisse du nombre d'immigrants ne suffirait pas à diminuer fortement le chômage. Les immigrés 55 sont les premières victimes de la crise. En tant que main-d'œuvre disponible, flexible, ils occupent en général les emplois passagers, mal payés et dont les Français ne veulent 60 pas. A longue échéance, réduire leur nombre pourrait même avoir un effet pervers: accroître le travail au noir et donc favoriser l'immigration clandestine. Au final, les étrangers installés 65 en France rapportent 12,4 milliards d'euros par an à la collectivité.

d'après Jeune Afrique, mai 2011

L'image de la viande saigne



La viande chaque jour et à toutes les sauces, ce n'est pas raisonnable. Le constat n'est plus le monopole de quelques écolos végétariens. Aujourd'hui, le *no steak* devient très tendance chez les stars : Madonna, Leonard Cohen, Brad Pitt ou David Bowie ont fait publiquement une croix sur le rayon boucherie. Et ce n'est qu'un début. Vient de sortir aux Editions des Arènes « La Vérité sur la viande. L'appel de vingt-trois experts internationaux contre les menaces de l'élevage industriel ». Un livre militant, et lourdement documenté, qui enfonce le clou là où ça fait mal : produire 1 kilo de protéines animales exige au moins 50 fois plus d'eau que pour 1 kilo de protéines végétales. L'élevage émet plus de gaz à effet de serre que le secteur des transports. Dans un monde qui compte 7 milliards de bouches à nourrir, c'est vraiment du gaspillage. Selon ces experts, la solution, ce n'est pas le végétarisme obligatoire, mais plutôt le sens de la mesure. Un chiffre : si tous les Américains s'abstenaient de consommer de la viande deux jours par semaine, l'économie réalisée en CO₂ serait de 199 mégatonnes. Soit le remplacement de tout le parc électroménager des Etats-Unis par des appareils à économie d'énergie.

d'après Le Nouvel Observateur, le 4 avril 2013

Comment on chiffre la misère



(1) Le 12 janvier 2010, la terre tremble en Haïti. Au fil des jours, la communauté internationale découvre les conséquences désastreuses de ce tremblement de terre. On parle de milliers de victimes, puis de dizaines de milliers, enfin de centaines de milliers. Deux semaines plus tard, le chiffre de 250 000 s'impose. Or, en vérité il s'agit d'environ 70 000 morts.

(2) Dans la panique et l'affolement, les pays touchés par une catastrophe ont tendance à donner des chiffres supérieurs à la réalité. La situation à Haïti 37 les forces et les faiblesses des chiffres dans la communication de crise. Alerter l'opinion sur la progression d'une épidémie ou la malnutrition dans le monde, c'est avancer des données. Au point que tout ou presque est mis en équation dans le champ de l'humanitaire ou du développement.

(3) Chiffrer le taux de mortalité infantile en Afghanistan, évaluer les victimes potentielles de la sécheresse au Niger, mesurer l'avancée de

la déforestation au Pérou, calculer les nouveaux cas de sida de l'année à venir au Malawi... A mesure de leur professionnalisation, les organisations non gouvernementales (ONG) sont devenues productrices d'enquêtes chiffrées à l'aide de modèles mathématiques comparables à ceux utilisés par des instituts tels que l'Insee¹). Avant d'ouvrir un programme, Médecins sans frontières (MSF) envoie ainsi une personne expérimentée sur le terrain lors d'une mission d'exploration. Puis une deuxième équipe démarre la collecte des données auprès d'un échantillon de population définie. A partir de l'extrapolation des résultats, le siège adapte le budget, la taille des équipes et l'envoi du matériel à la hauteur de l'urgence.

(4) Outre des études de terrain concentrées sur une région ou un pays, l'aide internationale s'appuie sur des macro-évaluations produites par les organismes spécialisés des Nations Unies, comme l'Organisation

55 mondiale de la Santé et l'Organi-
sation des Nations Unies pour l'ali-
mentation et l'agriculture, qui
publient, entre autres, des bilans
annuels sur la situation du sida dans
60 le monde ou sur le nombre d'habi-
tants en insécurité alimentaire. L'aide
internationale utilise ces rapports très
attendus pour des campagnes de
presse, des conférences internatio-
65 nales ou encore la recherche de
financements.

(5) Problème, ces évaluations mon-
diales reposent essentiellement sur
des évaluations communiquées par
70 les Etats eux-mêmes. Or, les modes
de calcul varient en fonction des
pays : certains Etats préfèrent
minimiser leur production agricole
pour obtenir des subventions, ou au
75 contraire l'exagérer pour affirmer leur

importance. De nombreux régimes
non démocratiques jouent aussi avec
les statistiques dès qu'il s'agit de
mesurer la malnutrition ou l'existence
80 d'une épidémie.

(6) Au-delà de la mauvaise foi des
Etats, la collecte des chiffres se
heurte enfin à des problèmes d'ordre
méthodologique ou scientifique. Des
85 réajustements nécessaires et
réguliers s'effectuent grâce à la mise
en place de méthodes plus précises
et fiables. « Lorsque vous laissez
trop longtemps circuler des données
90 imprécises », avertit l'épidémiologiste
Emmanuel Baron, « ceux qui ont de
mauvaises intentions s'en emparent.
Même au nom de la solidarité, on ne
peut pas jouer avec des chiffres sur
95 la vie humaine. »

*d'après Les Dossiers de
l'Actualité, le 8 octobre 2010*

noot 1 l'Insee : Institut national de la statistique et des études économiques

Qu'est-ce que vous voulez devenir ?

Difficile de faire son choix dans le maquis des 20 000 formations proposées à l'issue du lycée ! Un étudiant sur deux échoue en premier cycle universitaire, souvent à cause d'une simple erreur d'orientation.



(1) « Lorsque les vacances de Noël sont passées, on les voit arriver... », explique Elisabeth Devals, conseillère d'orientation de l'enseignement supérieur de Paris. « Les », ce sont les étudiants qui, au bout d'un semestre, voire plus, se rendent compte qu'ils ne sont pas à leur place, et qui cherchent à se réorienter. « Il y a les jeunes qui, mal préparés par le lycée à l'organisation de l'université, se retrouvent noyés. Et ceux qui ont fait ce que j'appelle un choix d'orientation-cliché : parce qu'ils aimaient le sport, ils se sont inscrits en STAPS (sciences et techniques des activités physiques et sportives), et se retrouvent assis dans une salle à étudier la biologie; ou bien, parce qu'ils se posaient des questions sur eux-mêmes, ils ont choisi la psychologie, et sont perdus dans les matières scientifiques du programme. »

(2) On le sait désormais, les résultats de l'orientation en France ne sont pas brillants : un étudiant sur deux échoue en premier cycle universitaire. Un quart en sort sans diplôme. Selon une étude récente, 78% des jeunes interrogés, engagés dans des études supérieures, ne savent pas dire quel métier ils voudraient exercer. Entre 15 et 18 ans, l'âge des premiers choix d'orientation, et entre 20 et 25 ans, l'entrée dans l'âge adulte, beaucoup de prises de conscience et d'expériences ont lieu. Les jeunes sont aujourd'hui priés de décider de leur avenir, là où les générations précédentes reprenaient le plus souvent la boutique de cordonnier, l'élevage de brebis ou l'étude de notaire de leurs parents. Cependant, aujourd'hui, peu ont, au début de leurs études, une idée claire du contenu précis, du niveau d'exigence et des débouchés de la filière qu'ils ont choisie. Et il y a

50 beaucoup de formations différentes,
peut-être même trop.

(3) Ce choix ouvert si largement, a
en effet de quoi donner le vertige.

55 Dans le maquis des 20 000 forma-
tions proposées par le système fran-
çais, complexe, à chacun de se
tracer un chemin, en alliant la
connaissance du système avec une
bonne appréciation de ses capacités
60 et de sa propre personnalité. Et
lorsque l'on se rend compte qu'on
s'est trompé, l'avenir n'est pas
bouché pour autant : « il existe des
passerelles de plus en plus

65 nombreuses », dit Elisabeth Devals.

« C'est la grande chance des étu-
diants aujourd'hui : de nombreuses
écoles et formations que l'on pensait
sélectives cherchent à diversifier leur
70 recrutement, en donnant leur chance
à ceux qui présentent des parcours
plus atypiques. » Ainsi, la dernière
réforme de l'université, tout comme
l'harmonisation du système français
75 sur un modèle européen permettent
des équivalences avec d'autres
formations, et des échanges qui
offrent la possibilité de conditions
d'études différentes.

*d'après Les Dossiers de
l'Actualité, avril 2009*